

## QUAND TOUT VA MAL

Je ne sais toujours pas ce que c'était... mais ce n'étais pas un dragon, ça c'est sûr. Même si le cartel posé à côté certifie que cette poterie est un « vase du 6ème siècle avant J.C. représentant un dragon », la créature peinte sur le vase me fait plutôt penser à un oiseau doté d'ailes de chauve souris. Cette sortie scolaire au musée est passionnante. Je recule mon visage de la vitrine en entendant des pas derrière moi. « Eh, face de rat, qu'est ce que tu regardes ? » Mon cœur saute un battement. C'est la voix d'Amine, le chef de bande des trois gros bras qui me harcèlent depuis le début de l'année. Je me retourne et je vois arriver vers moi Amine et ses deux acolytes, Paul et Illan. La seconde suivante, la grande main d'Amine jaillit et m'attrape par le col. Son visage s'approche du mien, et je sens son haleine fétide, puant la viande pourrie et la cigarette, m'envelopper, comme je ne sais quelle matière gluante, qui m'embourbe et m'empêche de bouger, de me débattre, et qui se solidifie un peu plus à chaque instant. Sa figure est pâle, surmontée de cheveux noirs, et au milieu de cette face sont plantés deux yeux noirs et brillants, reflétant une cruauté et une méchanceté sans borne. « Alors, ça regarde des vieux trucs dans une vitrine, hein ? Tu crois que ça te rend meilleur que nous ? ». Mon cerveau est totalement à l'arrêt, et, bien que j'essaie de bredouiller une réponse, ma bouche ne produit qu'un gargouillis étranglé. « Couillon, va ». Cette voix, c'est celle de Paul, un des deux acolytes d'Amine. « Tu vas voir, on va t'attendre à la sortie, tu vas voir ce qu'on va te faire ». La menace ricoche contre mon esprit sans y entrer, car il est déjà beaucoup trop accaparé par ma proximité avec Amine et le fait qu'il me retienne par le col de mon T-shirt. Je suis complètement paralysé à présent. Tout ce que je veux c'est m'enfuir d'ici, partir loin de ces trois personnes si effrayantes... Quand Amine me lâche enfin je m'enfuis à toutes jambes, : sans me soucier des rires tonitruants d'Amine, Paul et Illan, qui éclatent derrière moi, et je me mets à pleurer.

Je passe le reste de la sortie scolaire assis dans un coin du musée à pleurer, entre un Rembrandt et un De Vinci. Les autres visiteurs me lancent des regards intrigués, mais aucun ne vient me parler, me demander ce qui se passe. Quand arrive le moment de partir, et que la professeure appelle tout le monde à se rassembler, je me lève, vidé de mes forces, les yeux rouges et la goutte au nez. Je rejoins le reste du groupe qui s'est déjà rangé, et je me place au bout du rang comme d'habitude. Ça se voit que j'ai pleuré, et tout le monde me regarde de travers en chuchotant. Je ne sais pas si c'est la confrontation de tout à l'heure ou le fait que personne dans cette classe ne me soutienne qui me fait le plus mal. Au contraire, ils sont tous en train de me juger, de me traiter mentalement de pleurnichard et de victime, je peux le lire dans leurs yeux. Le rang se met en marche, et je le suis, en laissant mon regard trainer autour de moi, et en écoutant les conversations des autres. Tiens, voilà que j'entends mon prénom prononcé à voix basse. « Tu as vu Marc, il chiale encore pour rien. Quel péteur d'ambiance celui là ! ». « Tu paries qu'il est encore allé emmerder Amine et ses potes ? », répond une autre voix, qui chuchote aussi. Ils croient vraiment que je suis sourd. Les larmes me reviennent aux yeux. Quelle injustice... Je frissonne, peut-être parce que les nuages cachent le faible soleil d'hiver et que la température est basse, ou peut-être parce que je me sens abandonné de tous. On marche jusqu'à une station de métro, on attend le train quelques minutes sur le quai, on y rentre, puis on en sort quelques stations plus tard. Pendant tout ce temps, je suis seul, j'écoute les gens parler faute de pouvoir moi même parler à quelqu'un. Un résumé de ma vie depuis le début de l'année. Sur le court trajet entre la station où on est descendus et le collègue, Illan et Amine viennent me rejoindre avec un sourire malveillant sur les lèvres. Illan me bouscule et dit « reste pas dans le passage, face de rat ». La terreur

ressurgit au plus profond de moi. « Ouais tu vas voir ce soir, on va t'attendre à la sortie et te casser la gueule ». Cette fois-ci j'entends la menace, et mes tripes se nouent encore plus. Je suis en train d'évaluer mes chances de réussir à m'échapper si je pars en courant, quand ils s'en vont simplement, me bousculant au passage, très contents d'eux-mêmes, me laissant là à me demander si leurs menaces étaient sincères.

C'est l'heure du repas. La queue de la cantine est absurdemment longue, comme toujours. Je suis debout, dans le froid de cette journée hivernale, pendant bien une dizaine de minutes. Les gens de ma classe me dépassent dans la queue sans ménagement, comme si je n'existais pas. Je devrais m'imposer, défendre ma place, mais comment faire quand on a l'impression de ne pas être légitime dans sa propre existence ? Quand arrive enfin mon tour, il ne reste que quelques places au bout de la table où l'ensemble de la classe s'est installée. Je m'y dirige, prêt à passer à nouveau le repas seul, à fixer mon assiette et à mâchonner mon bout de pain, quand un flot de protestations s'élève de la table. « Non, pas Marc, il va encore nous embêter pendant tout le repas ! », « Viens pas là, tu créé toujours des problèmes », « Pleurnichard ! ». Cette dernière insulte m'atteint profondément. Ils me jugent sur les apparences seulement, pour eux je suis celui qui pète l'ambiance, qui est gênant parce qu'il est tout le temps déprimé, et même qui passe son temps à embêter Amine, Paul et Illan. J'hésite entre m'installer quand même à la même table que les autres, sous les invectives de mes camarades de classe, ou bien capituler et partir la tête basse vers quelque autre table et passer le repas seul. Le bruit qui résonne partout dans la cantine me semble soudain insupportable, la vue de la masse des gens agglutinés pour manger leur repas m'apparaît comme effrayante. Je veux sortir d'ici, il y a trop de monde et ça me fait peur. Tant pis pour le repas, je me dirige en hâte vers la sortie, je fourre mon bout de pain dans ma poche, je dépose mon plateau et je sors de la cantine. A l'air libre, tout va mieux. De toute façon, je n'avais pas si faim que ça. J'avale en trois coups de dent le morceau de pain, puis je vais passer le reste de la pause midi assis sur un banc à regarder les gens passer.

Lors du cours suivant, je suis assis au fond, et je rumine mon angoisse. Est-ce qu'ils vont vraiment m'attendre à la sortie ? Est-ce que je cours assez vite pour m'enfuir ? Est-ce que j'ai une chance si je me bat ? La réponse est évidemment non aux deux dernières. Qu'est-ce qui les motive à être aussi méchants envers moi ? A cette question là, je ne peux même pas imaginer de réponse. Et mes pensées se mettent à dériver. En pensant à mes harceleurs, je repense à la confrontation au musée, plus tôt dans la journée, ce qui me fait repenser au vase que je contemplais avant de me faire brutalement attraper par le col. Ce vase avait quelque chose d'étrange, en y repensant bien. Cette impression n'est sûrement que le fruit de mon imagination, plus vive que jamais après tout ce qui vient de se passer, mais j'aurais juré... Et puis ce *dragon*, qui n'en était visiblement pas un, il semblait étrangement vivant... « On se réveille dans le fond ! ». Ce rappel à l'ordre de la part de mon professeur me ramène à la réalité. « Je vais vous rendre les copies de la dernière évaluation. Amine, zéro, comme d'habitude ! Vous vous surpassez dans votre nullité. Et vous autres, ne ricanez pas, beaucoup d'entre vous sont dans le même cas ». Lorsqu'il me tend ma copie, il me félicite. « Très bon devoir, comme d'habitude, continuez comme ça ». Je vois le 17 écrit en rouge en haut de la feuille, et je jubile. Je lance un regard moqueur à Amine, Illan et Paul, qui ont eu respectivement 0, 1 et 0. Un regard haineux de la part de Paul me fait tout de suite ravalier ma fierté, et je baisse mes yeux une fois de plus remplis de larmes vers ma feuille. Ils vont se venger ce soir, pense-je. Mais mon cerveau refuse d'accepter le fait qu'ils vont m'attendre à la sortie du collège pour me frapper, donc mes pensées dérivent à nouveau sur je ne sais quel autre chose

sans rapport. Après la fin du cours, tout le monde se lève, range ses affaires et part. En passant derrière moi pour rejoindre la sortie de la salle, mon voisin me lance à voix basse « chouchou du prof ! ». Je n'y prête pas attention, j'ai l'habitude de ce genre de remarques. Je quitte moi même la salle, mon sac sur l'épaule, en route pour le dernier cours de la journée.

Je m'y rends en marchant en silence, comme d'habitude. Je pense aux contrôles de la semaine prochaine, aux livres que j'ai lu récemment, à la note que j'ai reçu à l'heure d'avant. La dernière heure est une heure de technologie. La prof, une parfaite feignante, nous donne comme d'habitude des exercices qu'elle a trouvé sur internet. Et, comme d'habitude, je m'en tire bien. La séance passe plutôt vite. Pendant cette heure, mes pensées reviennent fréquemment sur la créature qui était peinte sur le vase au musée ce matin. Quand la sonnerie retentit, je me lève je rassemble mes affaires et je fourre le tout dans mon sac. Je me dirige vers la sortie de la salle, quand la menace d'Amine, Illan et Paul me revient en mémoire. Bon, de toute façon, ils n'étaient sûrement pas sérieux, et puis je verrais bien. Et en plus il y a un surveillant à la sortie du collège si besoin. La salle de technologie donne directement sur la cour de récréation. Je sors de la salle, une dizaine d'autres élèves sont sortis avant moi et discutent par groupes à l'extérieur. Rien de bien méchant, juste des collégiens qui vivent leur vie, mais à ce moment là la peur commence à monter des profondeurs de mon être. Et si ils étaient sérieux ? Et si, même, ils avaient décidé de me frapper dans la cour, à la sortie de la salle, et pas à celle du collège ? Je me mets à raser le mur de la cour de récréation, car la masse des autres élèves me semble soudain très menaçante. La panique commence à arriver, un flot d'adrénaline se déverse dans mon sang, et je me mets à marcher plus vite. Las, je n'ai fait que quelques mètres, quand Illan apparaît devant moi comme par magie. Paul se trouve derrière moi, me coupant la retraite. Et Amine, son éternel sourire cruel plaqué sur les lèvres, est placé entre les deux de manière à ce que je sois bloqué entre lui, Paul, Illan et le mur. La panique me prend aux tripes. Je me retrouve à terre sans savoir comment, et des coups de pieds arrivent dans mon ventre, mais je ne les sens pas. Ils viennent d'Amine. Un premier. Puis un deuxième. Puis un troisième. Le choc, la surprise, l'adrénaline, tout ça m'empêche de les ressentir. Il se déchaine contre moi, il lâche les brides de sa cruauté, son pied vole dans ma direction une quatrième fois mais n'atteins pas sa cible. J'ouvre les yeux et je vois Marie, une fille de ma classe, qui s'interpose entre moi et eux. Je ne sais pas ce qui se passe autour de moi, je ne sais pas dans quel état physique je suis, tout ce que je sais c'est que la voix est libre. Je cours comme un dératé, par réflexe, sans que mon cerveau ne commande quoi que ce soit. Je suis en état de choc. Les larmes ruissellent sur mon visage, mon manteau est taché de terre, je cours, je cours, je cours. Pendant ce temps là, mon cerveau est à l'arrêt, complètement KO, et ma mémoire n'imprime rien. Je ne garderais aucun souvenir de cette course folle de la sortie de la salle à la sortie du collège. Quand j'atteins celle ci, mon cerveau se remet en marche. Le surveillant chargé de vérifier l'emploi du temps des élèves à leur sortie est là, et quand j'arrive vers lui j'éclate. Je pleure, je lui dit que *ils* m'ont attendu à la sortie, et mis à terre, et frappé, pendant que les larmes coulent en torrent sur mon visage. Quand Amine, Paul et Illan arrivent à la sortie, je les désigne au surveillant, qui les intercepte et leur demande de lui expliquer ce qui vient de se passer. S'ensuit une discussion au cours de laquelle leur mauvaise foi n'a d'égal que leur manque de solidarité, car ils se balancent tous les uns les autres et racontent n'importe quoi.

Mais ils ne se font pas punir. Que dalle. Inutile de dire que je dors mal cette nuit là. Je me tourne et me retourne dans mon lit, peinant à rester dans un demi sommeil rempli

d'hallucinations. Et dans chacune d'entre elles apparaît la créature ressemblant à un dragon qui était peinte sur le vase de ce matin. Il m'entoure, m'enserme, s'éloigne et revient, ondule. Un filet de fumée sort en continu de ses naseaux. Et l'odeur de cette fumée est celle du feu de bois, mais aussi celle de la chair qui brûle et de la graisse qui flambe, que je reconnais sans avoir jamais sentie. La fumée s'épaissit, jusqu'à occuper tout l'espace. Des flammes apparaissent et se mettent à danser dans la semi opacité de la fumée, qui commence à devenir étouffante. Des cris lointains, désincarnés, résonnent. La chaleur elle aussi commence à monter, à tel point qu'elle devient intolérable. Je me réveille dans un bain de sueur, mais étrangement soulagé. Et quand je me rends au collège, à la première heure, la professeure nous annonce avec des sanglots dans la voix que trois de nos camarades de classe, dénommés Amine, Paul et Illan ont trouvé la mort cette nuit dans les incendies simultanés de leurs maisons respectives. Des cris, des pleurs s'élèvent dans la classe. Mais aucune larme ne sort de mes yeux. Aucun sanglot ne passe ma gorge. Au contraire, je souris, même. Car je sais qui a fait le coup. J'envoie une pensée de remerciement à mon nouvel ami à ailes et à plumes peint sur une poterie grecque datant de -600 avant J.C..